

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



"HOMI SOIT QUI MAL Y PENSE."

VOL. 1. MONTREAL, VENDREDI 9 AOUT, 1844. NO. 26.

A DIEU.

ROMANCE.

AIR. — *Vois notre montagne,* etc.

La brise s'élève,
La voile se tend,
La mer se soulève,
La barque m'attend.
Loin de cette plage,
Bien aimé rivage,
L'amour guide, hélas !
Mes vœux et mes pas.
Adieu, douce terre,
Adieu, mes amis,
Au revoir, ma mère,
Adieu, mes amis.

Mais le jour s'efface,
Et bientôt la nuit
Me cache la trace
Du vaisseau qui fuit.
Dans ma rêverie,
Seul je suis resté,
Et c'est vous Marie,
Qui m'avez quitté.
La nuit est profonde,
Mon front sourcieux,
Incliné vers l'ondre,
Je cherche les cieux
Adieu, douce terre. &c.

MELANGES.

OUI ET NON.

Suite.

— Vous n'allez pas danser, monsieur le comte ?

— Avec vous tout de suite. si vous le voulez bien, belle Sophie."

La pauvre enfant qui voyait arriver celui qu'elle désirait, et qui voulait se

débarasser de l'importun, répondit en s'avancant vers Jules : "Merci, monsieur ; je suis engagée."

Jules, assez étonné, car il ne s'expliquait pas ces derniers mots, prit la main de Sophie et lui dit avec l'accent du doute : "Est-ce avec moi ?"

— La perfide ! murmura avec indignation Grimaldi, et sa main se porta sur le poignard que le Génois cubloie rarement.

Jules conduit Sophie près des danseurs ; mais toute confiance est perdue pour lui, et bientôt toute paix, car il a entendu Grimaldi. LA PERFIDE ! se répète-t-il sans cesse, et il ne peut penser qu'on ne puisse adresser cette épithète sans en avoir le droit.

Depuis lors on n'a plus revu Jules chez les Beaumanoir, et voilà les motifs de ses longues absences à Marseille. Une passion qui remplissait le cœur a besoin qu'une autre passion lui succède, car il faut étourdir la tête, absorber la pensée et paralyser l'âme. Jules s'est fait joueur ! il perd souvent, il perd beaucoup, et revient toujours sombre et mécontent ; car il n'aime point le jeu. Sa mère enfin le fait épier et apprend avec douleur ce qu'elle croit un affreux penchant. Il n'y a point un instant à perdre, il faut couper le mal dans sa racine, il faut détourner Jules de ce précipice : il faut le marier.

Depuis longtemps elle avait remarqué ses assiduités près de Sophie, et le désir le plus ardent lui vint de parer sa demeure de cette fleur chaste et pure. Il y avait parité de fortune et de convenances sociales avec cette famille ; il y avait aussi parité de goûts simples et de vie retirée chez M. de Beaumanoir ; que pouvait-elle désirer de plus ? Elle ne perdit pas un moment, et dès le soir même, pendant que son fils était à Marseille, elle fut demander la main de Sophie pour Jules.

M. de Beaumanoir et ses fils furent heureux de voir réaliser des espérances qu'il commençaient à perdre. Madame de Maisoncelle fut dans le ravissement ; car Sophie, attribuant au départ du Comte Grimaldi le retour de Jules, pour lequel elle versait en secret tant de larmes, avait témoigné son bonheur à cette heureuse nouvelle, pensant que Jules avait provoqué cette demande.

Le mariage fut fixé à la date la plus rapprochée, et la pauvre mère s'en revint enchantée. Toute chose, hélas ! a son à-propos dans la vie. L'empressement de madame de Maisoncelle ne sut pas le choisir. Au lieu d'attendre un moment propice, son imprudente joie la porta à faire tout de suite part de son bonheur à son fils. Celui-ci arrivait cette même nuit de Marseille, soucieux, préoccupé et d'humeur chagrine... il avait beaucoup perdu. L'aveugle mère ne s'aperçoit de rien, ne pense plus qu'à sa mission, et la voilà sautant au cou de son fils.

— Réjouis-toi, Jules, tu vas avoir la plus sage et la meilleure femme de Provence.

— Que voulez-vous dire, reprend son fils avec impatience ?

— Que dimanche prochain nous signerons le contrat, et que le mardi suivant tu seras l'heureux époux de Sophie de Beaumanoir.

— Quoi ! sans que je l'aie demandé ? dit Jules en fronçant le sourcil.

— Mais j'ai tout fait pour vous deux, mon cher enfant, et tu n'auras plus à l'autel qu'à dire *oui*.

— Et mais je vous jure que je dirai *non*." Et aussitôt il s'enferma dans son appartement.

Le coup était porté, la faute consommée ; l'imprudente mère resta pétrifiée.

Le lendemain elle ne dit pas un mot.

de tout ce qui l'intéressait à son fils; elle chercha à le distraire, elle le comblade tendresse, espérant lui faire oublier ce qui pouvait n'être qu'une boutade; mais en même temps elle accéléra tout, de manière à ne pas lui laisser un moment de réflexion.

Le mardi matin arriva, la mère se re-commanda à Dieu et se disposa à partir avec son fils. Il n'avait pas dit je n'irai pas à l'église, et il parut y aller de bonne grace. La mère se croyant victorieuse de l'entêtement si calme de son fils, le couvrait de baisers et de larmes... et pensait que tout était fini.

Les voitures se dirigèrent vers l'église d'un village voisin, dont le vénérable curé était oncle de M. de Beaumanoir.

La cérémonie commence; les prétendus sont à genoux, les deux frères soutiennent le dais nuptial; le vieux prêtre s'adresse à Sophie, qu'il avait baptisée;

« Mon enfant, lui dit-il, consentez-vous à prendre pour mari Jules de Maisoncelle ? »

— Oui ! répond-elle en palpitant de plaisir.

— Et vous, Jules de Maisoncelle, consentez-vous à prendre Sophie de Beaumanoir pour votre femme ? »

— Non ! répond d'une voix brève le jeune homme.

Comme les malades privés de signes apparents du sentiment et dont toutes les facultés se centralisent pour souffrir, Sophie resta immobile et glacée.

Madame de Maisoncelle tombe en poussant un cri douloureux, et l'indignation se peint sur les trois hommes insultés dans ce qu'il ont de plus cher.

(La Fin au Prochain No.)

Magnétisme Animal.

L'autre jour je passais dans la ruelle St Amable lorsqu'un crieur public c'écria :—

« Aie ! qui veut se faire supérieurement magnétiser pour deux sous; seulement pour un denier courant ! o-hi-o, qui veut posséder la céleste clairvoyance ! ou entre pour deux pauvres coppes ! Venez vous soumettre gracieusement aux agréables manipulations du grand célèbre et distingué magnétiseur J. G. Barthe. Il vous fera voir des choses incroyables et inconcevables par le moyen de son magique lorgnon ! Il ne se sert simplement que d'une feuille de l'Aurore pour vous jeter dans un sommeil aussi profond que bûche; et il ne vous demande que la dépense de deux sous pour payer cette feuille de son illustre journal ! Aie ! qui ne se laissera pas magnétiser à si bon et si grand marché ! Approchez, mes dames et messieurs, vous allez voir le succès brillant, resplendissant, étonnant et amusant de ses scientifiques

manœuvres et manipulations. Approchez, vous-dis-je, et d'abord il va expérimenter sur la digne et délicate individualité d'une belle et grosse bourgeoise de notre rue pittoresque. Entrez, on ne paye rien; seulement le papier miraculeux quand on veut se faire magnétiser on entre gratis. pourrrr rien; c'est le vénérable Patriarche Canadien, l'Honorable Denis Benjamin Viger qui donne le spectacle à ses braves et généreux compatriotes. Entrez donc mes dames et messieurs, car le grand savant et profond magnétiseur J. G. Barthe, Ecuierrr, membre du Parlement Uni-Canadien va ouvrir la séance par des expériences profondément scientifiques sur la personne de cette accomodante et utile bourgeoise. Entrez donc, voilà que ça commence.

Cette harangue de charlatan me donna envie de me traiter à cette représentation. Me voilà bientôt dans le sanctum typographe de l'Aurore et le "grand magnétiseur" fut le premier à attirer mon attention.



Il était en face d'une femme corpulente qui paraissait reposer d'un sommeil tout-à-fait rafraîchissant. L'artiste dont l'estomac était décoré d'un monstrueux jabot, tenait un numéro de l'Aurore, à la main et faisait ses passes sur la personne exposée à ses manœuvres. Se retournant vers l'assemblée, il se prit à dire :— Mesdames et messieurs, vous voyez en cette dame l'effet puissant que produit le fluide magnétique sur l'économie animale. Tantôt ses beaux yeux se reposaient sur notre ciel Italie, maintenant le Morphée artificiel les a scellés de ses pavots. Maintenant je vais lui faire quelques petites questions.—Madame auriez-vous l'extrême complaisance de nous informer où est dans le présent instant notre vénérable M. Viger ?—Ben, messieurs, j'croys que je l'voyons avec not' gouverneur.—Oui ? ha !... pouvez-vous entendre ce qu'ils se disent, l'un à l'autre ?—Atten-

dez.....oui, j'entendons ben. M. Viger, i' dit qu'il est toutu.—Vous vous trompez, ma bonne dame. Ecoutez mieux— Ah ! l'gouverneur lui demande c'que fait l'Aurore épis i' répond : Vot' Excellence; i' m'est douloureux d'vous informer qu'il faut qu'elle tombe. (rire) Tut ! tut ! ma dame, vous ne dormez point. Vous en imposez à l'assemblée (rire général.) Voyons encore une fois, qu'elle est le sujet de leur entretien ?—A présent ? oui, le sujet est la conformation d'un monastère d'un ministère, madame—D'un monastère ou d'un ministère, ça m'est égal ! Bon ! le gouverneur i' dit qui faut qui mette M. Viger à la porte et M. Viger i' (rire) Madame, vous vous oubliez. Parlois d'autre chose. Quel est mon état à moi ?—Votre état, c'est un triste état Vous magnétisez les gens par vos passes avec l'Aurore, et ma foué, vous avez à la fin mis l'pays dans une belle passe !

Madame, madame, vous vous jouez de moi ! (à l'audience) Mes dames et messieurs, j'ai très-mal réussi aujourd'hui. Cette personne appartient sans doute à la coterie et comme ceux de ce parti sont durs à endormir, il faut qu'elle se rie de moi. La séance est terminée.

Mais il fallut éveiller la magnétisée quoique l'artiste prétendait qu'elle n'était pas somnambule. Je me retirai très satisfait d'avoir été présent à cette représentation et convaincu que M. Barthe n'essayerait plus à magnétiser en public, mais se contenterait d'endormir privément par l'entremise de son infallible journal.

Avant de finir, il serait bon de vous dire que je rencontrais la dame qui s'était gracieusement soumise aux agréables manipulations du grand magnétiseur. Je crus l'occasion bonne pour m'enquérir sur ses principes politiques.—Madame, on dit que vous avez parlé contre M. Viger parce que vous étiez de notre parti.—Je n'appartenont point à aucun parti. J'sommes indépendante m'sieux.—Très-bien, madame. Mais ne vous accordez-vous point avec quelque homme public dans le moment.—Accorder ? m'sieux, z-ane épouse qui s'accorde pas avec son mari s'accordera pas avec d'autres.—O, madame, je ne veux pas parler de la vie privée.—Tenin, jeune homme, vlà comme j'pensons su l'affaires. D'abord j'sommes pour z-un homme tant qui va pour des bons principes. S'il était z-un prince et qui virerait casaque je l'laisserions bon train. Vlà not' maison. Ayeux, jeune homme.—Bonjour madame.—Et je la laissai persuadé que cette femme n'aurait pas parlé comme un partisan, et que souvent le sexe est plus franc que nous autres, pauvres enculottés.

On dit que J. G. Barthe n'a jamais rien inventé pas même la poudre !

Les raisons qui m'ont empêché de combattre la Giraffe.

D'abord, pour première raison, il n'aurait pas été raisonnable de rencontrer le formidable... nez de la Giraffe. La raison seule, ce flambeau qui ne semble pas avoir établi ses pénates dans le cerveau de ce sanguinaire duelliste, me disait que la chose était un tant soit peu trop forte, et que l'idée de bruler de la poudre ou de faire des bottes avec une Giraffe était passablement crue. Mes autres raisons sont l'humanité, les égards pour le public et le respect pour moi-même. Nous allons maintenant considérer ces raisons dans leur ordre, me flattant que vous en serez dûment satisfait.

1. L'HUMANITE.—Si la Providence vous a épargné le privilège de poser vos regards sur ce promontoire facial, qui chez autrui est communément dit nez, qui s'élançe comme un gros cornet de bonbons du milieu de l'intéressante figura de G. H. Cherrier, du moins la rumeur doit vous avoir informé de l'existence de *lusus naturae*, de cette monstruosité inhumaine. Si cependant la renommée de ces olfactoires gigantesques n'a pas pénétré votre solitude, sachez donc que G. H. Cherrier possède en fait de nez, ce qu'il y a de plus incomparable au monde. Eh bien! cette partie de sa tête—je dis cette partie pour obéir à certaines conventions de langage, car pour parler plus selon le véritable état de choses sa tête n'est qu'un musée, superlativement creux—cette partie donc de sa tête aurait été le point le plus exposé dans un combat tel que celui que désirait son possesseur. Une balle qui se serait écartée de trois pieds de sa personne, n'aurait pu que lui atteindre le nez. Ainsi donc tout maladroit et peu expert que j'aurais pu être il aurait été m'heureusement et physiquement impossible de faire passer outre une balle sans lui laisser un souvenir à sa péninsule nasale; et comme les règles à être observées en ces rencontres défendent expressément une blessure préméditée, en homme d'honneur je ne pouvais accéder aux desirs de cette Giraffe, étant persuadé que le coup le plus mal visé du monde lui causerait certains inconvénients. Il aurait donc été barbare d'attenter ainsi indirectement à la symétrie de ce nez-patagon. Comme Cherrier ne s'est jamais mesuré sur le champ d'honneur, il est sans doute ignorant de la dangereuse prolongation de son mu-eau; il aurait donc été peu généreux de ma part de prendre ainsi avantage de son inexpérience. D'ailleurs nous savons que l'homme est sans cesse aveugle à ses propres intérêts et qu'il est bas de se prévaloir de cet aveuglement. Foi de Charivari! j'ai découvert que l'honneur et la charité étaient deux autres raisons qui m'ont détourné d'accepter le cartel en question.

2. LES EGARDS POUR LE PUBLIC.—Le nez de Cherrier comme un polichinelle à une foire—pas de calembourg sur le moi, je vous prie farceurs! est cause d'un amusement infini dans le monde instruit de son existence. Celui qui en troublerait l'économie et lui ferait perdre la plus petite particule se rendrait coupable d'un crime atroce envers le public, car dans ces temps où chaque visage est de la longueur du malheureux nez j'allais en comparer les dimensions à une aune et que lorsqu'on se permet un rire on ne manque pas de se réserver une moitié de la face pour y releguer temporairement la mélancolie que notre joie chasse de l'autre, il serait affreusement cruel de priver le monde du

moindre sujet de récréation: Or, en consentant à endommager le nez de la Giraffe j'aurais été coupable d'un délit épouvantable et chaque homme, femme et enfant dont la rate se désolait à l'aspect de ce nez à patente, m'aurait jeté la pierre; on m'aurait mis au pilori; on m'aurait goudronné puis emplumé! Vous voyez donc que je ne pouvais accorder la faveur que demandait de moi mon antagoniste pour deux raisons: égards au public et égards à ma sûreté personnelle que l'on aurait mis en danger par l'application du goudron et de la plume.

3. LE RESPECT POUR MOI-MEME.—Il n'est pas joli de sans cesse baliverner sur le moi: ce a est dégoûtant. Je vais donc en dire très-peu sur l'article. Un bon et vieux proverbe nous apprend que "qui se ressemble s'assemble." Or, comme je ne ressemble point, Dieu en soit loué! à une Giraffe je ne pouvais en rencontrer une. D'ailleurs mettons son caractère de Giraffe de côté et il nous reste... qu'il pas plus de caractère, que sur la main.

Je crois en avoir donné suffisamment sur le nez de la Giraffe pour lui enseigner à ne pas commettre de petites inconséquences à l'avenir. Cependant il est tout probable que quelques uns trouveront à redire sur la manière dont je lui en donne: pour réparer toute exivagance je déclare hautement et avec joie que G. H. Cherrier en vertu de son nez possède des "sentiments élevés!"

Connaissez vous le Capitaine (?) Coppingher qui servit d'ami à la Giraffe lorsqu'elle me fit parvenir son Cartel? Parion que non. Eh bien! je vais vous en dire ce que j'en sais. Il paraîtrait qu'il est Irlandais tory; qu'il a servi comme Capitaine dans les volontaires du Haut Canada, lors des troubles; et qu'il est aujourd'hui au département du feu de cette ville. G. H. Cherrier en le priant de lui être second et en le publiant comme Capitaine, pensait sans doute en imposer aux gens du lointain; car ce n'est pas peu de chose que d'avoir un Capitaine pour tant en semblable occasion? Tranquillisez vous, bonnes gens, il n'est que Capitaine de Volontaires; et raison de plus qui m'empêche de rencontrer son principal.



Il paraît que notre bonne ville va bientôt devenir le théâtre des merveilles que feront certains personnages d'un cirque splendide. En attendant cette époque si désirée, je puis vous donner les noms de certains artistes ainsi que leurs rôles.

Deniso Benjamini Vigeri, bouffon-directeur, que je représente par la lettre I. Il fera son entrée solennelle sur une Giraffe qui tiendra lieu d'éléphant. Cet animal a une telle capacité nasale; que les artistes feront des tours de force sur son nez, comme on en voit faire sur les cornes des éléphants. Pour satisfaire la curiosité des spectateurs on la

fera moucher afin de donner une parfaite idée du son d'un "mâle clairon": le signor Barthe à l'eau aura l'œil à cela. De plus la Giraffe rira, c'est alors que l'on verra toute la beauté et la délicatesse d'une bouche dont les coins s'agrafferont au bout de ses oreilles. Il est bon de vous avertir, si vous y assistez, que vous serez autant étonné lorsqu'elle se mouchera que lorsqu'elle rira. Le rire, me dit-on, ressemble singulièrement aux doux accents que prononcerait un âne enrhumé.

Le Signor Barthe à l'eau fera de la morale publique en action. On le verra tantôt dans les nues, près de l'Aurore, tantôt à dîner à St. François et ordinairement à frapper sur la coterie ou la clique. Le Signor commettra suicide, pour offrir du tragique, *Des Rasoirs* seront de service dans cette terrible occasion. Une grande gallopade arabe par Madonelli, Tailhadèsio, Gugyafio, Bellinghami, Guerino, et Spénardi, ouvrira la séance. Mais pour quoi anticiper? Il sera assez temps de décrire leurs opérations.

Voici que je commence mon quatrième mois d'existence. Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler j'ai publié au-dessus de cent caricatures et plus d'un million de calembourgs; j'ai maintenant près de six cent abonnés, tous de la première respectabilité et la plupart de cette ville. Si tous les trois mois voient ma liste augmentée d'autant de noms, au bout de l'année j'aurais fait connaissance avec au-dessus de 2000 braves Canadiens et 4000 autres connus comme emprunteurs de gazette. Dans ce court espace de temps, j'ai été attaqué de nuit et failli être assassiné, et reçu un cartel que j'aurais accepté si celui qui me l'a envoyé avait des prétentions comme gentilhomme. Enfin j'ai travaillé sans cesse à vous amuser en faisant des niches aux bureaucrates. De plus je n'ai pas acquis les bonnes grâces de M. Viger ni celles de l'Aurore dont les abonnés qui la laissent viennent me prendre. M. Barthe aussi n'a pas eu raison de m'aimer, de même que Johnny Mac, le père Tailhadès, le Dr qui guéri-rien, Spénardesse, Bleury Ongy, le Père Plouffe, la Giraffe, Bélanie et Saint-Mort. Quelle liste de noms hein!

Je publierai dans peu une feuille de caricatures dont les revenus de la vente seront versés dans la caisse de l'Association de la délivrance. On pourra se la procurer pour 4 sous. Je me flatte que j'en disposerai des milliers de copies, car quel est le fils de la terre de St. Jean Baptiste qui refuserait 4 sous à ses frères en exil? On a remarqué que M. Viger ne porte plus son habit d'étoffe de pays; c'est une erreur; cet habit était doublé en drap, il l'a tourné à l'envers.



Le Clergé et le Charivari.

Jean Baptiste.—Ah ! bon jour, Pierrot ! d'où sors-tu ?

Pierrot.—D'chez m'sieux l'curé.

J. Bte.—Oui ? et qu'est-ce que tu y as fait ?

Pierrot.—J'avons été payé ma dime ; Epis i' m'a vu un Charivari dans mon capot, épis i' m'a dit ce qu'il en pensait.

J. Bte.—Eh ben ! qu'est-ce qu'il en dit ?

Pierrot.—Que c'est un p'tit papier protestant qui parle contre la religion et les prêtres.

J. Bte.—P't'a pas dit ça !

Pierrot.—Oui ma foi ! Il a dit que l' Directeur du collège de Chambly et les maîtres l'avaient défendu aux écoliers parcequ'i' disait du mal des prêtres.

J. Bte.—C'est vrai, j'ai entendu dire qu'i' y avait trente Charivaris qu'irentaient au collège.

Pierrot.—Ben ! j'va renvoyer l'mion. C'est qu'ma dit m'sieux le curé.

J. Bte.—Tiens, Pierrot, fais pas les affaires à la course. J'vois c'qui fait dire ça à not' curé. Il a entendu dire, j'suppose, que l'Charivari avait trouvé malle conduite d'un monsieur de l'Évêché, au grand Moral, et qu'c'est ça qui fait hair.

Pierrot.—Ah ! il a parlé cont'e un prêtre, donc ?

J. Bte.—Ben oui. Mais pas parcequ'il était prêtre ou de not' religion, mais parcequ'i' s'était mêlé de faire d' la politique quand l'Gouverneur est entré en ville.

Pierrot.—Il a toujours parlé contre lui, le Charivari ?

J. Bte.—L'Charivari flaubé tous ceux qui s'mélangent de faire la courbette aux bureaucrates.

Pierrot.—Eh ben ! qu'est-ce qu'i' pense des prêtres, l'Charivari ?

J. Bte.—I' les aime, parcequ'i' font leu' possible pour nous instruire, pour nous prêcher contre les fanterluches du luxe, pour nous élever l'entendement et pour nous faire prendre l'image d'la tempérance.

Pierrot.—Eh ben ! il a raison. Nos prêtres, i' font ben du bien. J'nous baptisent i' nous instruisent, i' nous marient, i' nous sauvent et i' nous enterrent. Quiens, Ti Jean, si j't'ayais vu avant d'aller voir M'sieux l'curé, j'i aurions donné double dime !

J. Bte.—Tu parles comme un homme d'entendement. Mais pour revenir au Charivari, cré tu qu'un p'tit bout d'papier comme ça pourrait faire du dommage aux prêtres ? S'il avait envie de le faire, i' ne serait pas si bête de l'entreprendre quand il a toutes les charités qu'font les prêtres du Séminaire devant les yeux. Bah ! i' faudrait une gazette grande comme un drap pour parler contre eux qui ont établi l'école des Frères, les Pères oblats, les écoles, la bibliothèque d'la paroisse et tous, tous ces autres choses qui prendraient trop d'temps pour nommer. Tiens, cré moi, Pierrot, i' n'a qu'ceux qui n'aiment pas les Canadiens qui disent ça. J'vois que l'Charivari va partout, qui fait penser l'monde, les fait parler, et les éclaire su' la conduite des affaires et des hommes ; épis tout ça, en les faisant crever d'rire, l'arceur ! eh ben, i' veulent l'enfoncer.

Pierrot.—Ti Jean, t'es pas bête toi. J'renverrai pas l'Charivari, je l'garderai, épis j'allons l'prendre tant que l'Bon Dieu lui conservera la vie. J'allons retourner chez m'sieux l'curé, pis, j'allons lui dire c'que tu m'as dit et j'gare qui fera pas de cérémonie. Ayeux. (Exit)

J. Bte.—Allons, j'avons fait quelque chose d'bon z'aujourd'hui, j'avons dérotté une manie qui aurait fait du dommage au p'tit papier ; j'lui gairé un bon ami. Ma foi, i' a pas à penser tout c'que font les bureaucrates pour nous ôter des bons papiers qui nous donnent le goût pour les livres. (Exit)

Petites Anecdotes.

Mon ami qui m'a fait parvenir certaines petites farces qu'il remarqua à la distribution des prix au collège de cette ville, vient de m'en fournir d'autres.

Pendant qu'un des écoliers faisait un discours grec, Johnny Mac se retourna vers son voisin, dont le nom est oublié, et se prit à dire— : Croyez-vous que le Grec est une langue *savage* ! Je suis surpris que les messieurs du collège permettent de semblables discours.—Monsieur, lui répondit son voisin, c'est l'ancien grec qu'on nous donne. O, si c'était du moderne, ça serait bien différent : il est si doux. Tenez, chaque mot fini en ou !—cette petite critique fit bien rire ceux qui eurent le bonheur de l'entendre.—On voyait aussi Charles S. Rodier, *alias* le MARQUIS DE BEAU POILE, qui faisait marque d'approbation, par une inclination de tête, à chaque phrase latine ou grecque qui était prononcée par les élèves ; et puis quand on en venait aux applaudissements, il faisait plus grand tapage que le plus fameux claqueur des théâtre parisiens. Le Marquis a une excellente oreille pour la musique. Pendant le chant de quelque cantique, on le voyait battant la mesure avec... sa tête !

A présent dites-moi donc où le Mar-

quis a acquis une connaissance des langues mortes ? Je récompenserai généreusement celui qui m'informera du lieu où il les apprit, afin de le faire connaître *pro bono publico*—on y en verrait immédiatement tous les pauvres d'esprit. Il faut que l'institution soit une maison des indigents de ce genre.

Montréal 3 Août 1844.

«Suite de la réception de J. G. Barthe dans la Société Orangiste»

Le jour de la réception de l'illustre Mr Barthe, je me tapis derrière un siège de la salle d'audience. Le révérendissime était revêtu ce soir là tout son Grand Full Dress que l'on connaît pour être si pittoresquement pédantesquement et grotesquement poétique. Le silence est la première loi des loges, mais à son arrivée on ne pût comprimer un murmure général de satisfaction. Le récipiendaire s'enfla tellement qu'il fallit éprouver le sort de la grenouille de Lafontaine. Il portait double lorgnon, celui de poète et celui d'Orangiste. Il s'avança avec dignité, posa sa main sur le livre des lois et y frappa trois fois en criant : Haine à mon pays, à mes concitoyens, à ma religion ! Le grand maître lui plaça alors le lorgnon à l'œil gauche, lui mit sur la tête un casque représentant une demie-lune et lui présenta un compas. Il retira sa main, refusant de le prendre, tira de son *postérieur* une gravure représentant la tête du Pape placée entre les tranchants de *Deux-Rasoirs*, convertement ouverts. Voici, dit-il, mon écusson et le fit voir au grand maître qui le jugea digne de tenir lieu de compas. Il fut alors conduit à un bain pour y prendre les couleurs requises. Le bain était vide, la liqueur n'était pas encore composée. On l'apprêta devant lui. Une pile énorme d'*Aurores* y fut jeté, on recouvrit cette couche sèche d'un liquide excrémental. Après que le grand maître eut un peu brassé ces deux éléments, la combinaison chimique des *matières* s'annonça pas une odeur que M. Barthe savoura avec délices. L'appareil étant ainsi fini, on le dépoilla et on l'enduit de cette composition odouférante qui avait pris une couleur absolument jaune, telle que la matière dont l'*Aurore* sert à nous déparer dans les «petits lieux». La cérémonie se termina de la sorte. J'étais certainement le plus désireux de sortir, car l'odeur de la composition commençait à me suffoquer. M. Barthe est depuis resté en odeur de sainteté ; si l'on doute de mes paroles qu'on le sente.

FIGUE-VINAIGRE.

CONDITIONS DU CHARIVARI CANADIEN.

Ce Journal se publie deux fois par semaine, le Mardi et Vendredi matin, à raison de deux sous la feuille, ou 15 sous par mois pour la ville, et 2s 6d pour quatre mois pour la campagne, payables d'avance.

Imprimé et publié par A. FORTIER, Rue des Commissaires, No. 33 près du Marché Neuf.